

—De l'autre ?

—Oui, de mademoiselle Adrienne Duverger, la cousine de mademoiselle Ernestine.

—Ton père m'a parlé d'une dame Duverger qui lui a écrit. . . .

—C'est la mère d'Adrienne, la sœur aînée de madame Caillet. Seulement, elles ne sont pas nées de la même mère.

—Edmond, connais-tu bien ces deux femmes ?

—Oui, ma mère, et c'est pour cela que je ne crains pas de te parler d'elles. En présence de mon père, on les a indignement calomniées. Il y a quinze jours que je me suis mis à la recherche de la vérité et je l'ai trouvée. Oh ! ce que j'ai appris . . . tu le sauras plus tard. Pauvres victimes ! . . . Ces deux femmes, ma mère, méritent le respect et l'admiration de tous. Je leur suis inconnu, je n'ai jamais vu madame Duverger et je n'ai jamais parlé qu'une seule fois à sa fille. Elles sont malheureuses, presque dans la misère, comprends-tu ? la misère ! . . . car pour ne pas manquer de pain et donner un peu de viande à sa mère malade, Adrienne travaille seize ou dix-huit heures par jour. C'est horrible ! Je n'ai pas pu leur envoyer de l'argent ; elles ne l'auraient pas accepté. Mais, te voilà, ma mère, toi, la bonté même. Ce que je n'ai pas pu faire, tu le feras. Oh ! tu pourras vider ta bourse dans leurs mains, sans craindre d'être trop généreuse.

—Comment ! tu veux que j'aille moi-même ? . . .

—Dans leur mansarde, ma mère ; ce sera la première fois qu'elles y verront luire un rayon de soleil. Ecoute, la jeune fille est brodeuse, elle travaille dans la perfection : tu lui commanderas plusieurs ouvrages de broderie, et tu payeras d'avance, très cher. Tu iras chez elle pour une autre raison encore : je veux que tu voies la mère, je veux que tu voies la jeune fille et que tu juges avec tes yeux, avec ton cœur. Après cela, si tu me dis : "Edmond, ne pense plus à cette jeune fille," je te promets de t'obéir.

—J'irai, fit madame Pierrard.

—A cette première visite, tu ne te feras point connaître. Tu te présenteras comme venant de la part de madame Monteil, entrepreneuse d'ouvrages de broderie, qui demeure rue de Rivoli. C'est pour cette femme que travaille mademoiselle Duverger.

—Si tu n'as parlé qu'une seule fois, à cette jeune fille, comment sais-tu toutes ces choses ?

—Mais en cherchant, en interrogeant. Et puis, si je ne lui ai parlé qu'une fois, je la vois tous les jours.

—Où cela ?

—Chez elle, à sa fenêtre, lorsqu'elle l'ouvre pour renouveler l'air, et la ferme pour empêcher le froid d'entrer. En face, j'ai loué un petit appartement. Caché derrière les rideaux de ma fenêtre, je regarde, j'observe et je vois sans être vu.

—Edmond, c'est mal, cela.

—Pouvais-je faire autrement ? J'aime Adrienne ; ce n'est ni sa faute, ni la mienne. Cela devait arriver. Si je m'étais présenté chez madame Duverger, elle ne m'aurait pas reçu. D'ailleurs, je ne voulais pas me faire connaître, j'avais des raisons sérieuses pour agir ainsi. Il fallait pourtant que je m'assurasse que mademoiselle Duverger était digne de mon intérêt, de mon affection. . . . J'ai loué la chambre. Si j'eusse découvert la moindre chose qui eût pu me donner un doute

sur l'honnêteté de la mère ou de la fille, aujourd'hui je serais guéri et je n'aurais rien à te demander ; au lieu de cela, ce qui n'était d'abord qu'un commencement de vive sympathie est devenu une affection profonde, réfléchie et raisonnée. Enfin, ma mère, j'aime Adrienne et c'est dans une triste mausarde de la rue de Seine que reposent en ce moment toutes les espérances de mon avenir.

—Mon pauvre ami, répliqua madame Pierrard, tu te prépares une grande déception.

—Que veux-tu dire ?

—J'admets la rupture de ton mariage avec mademoiselle Caillet ; d'après ce que tu viens de me dire, elle est forcée ; je trouve méprisable un homme qui donne son nom à une femme et son cœur à une autre. Mais dans l'exaltation de ton rêve, tu oublies ton père, mon ami. Il ne consentira pas à ton union avec mademoiselle Duverger.

—Est-ce parce qu'elle est pauvre ?

—Sa pauvreté ne serait pas un obstacle sérieux. Il y a quelque chose de plus redoutable. Quelle figure veux-tu que fasse dans notre maison, dans notre monde, cette petite ouvrière sans instruction et dont l'éducation a été évidemment très négligée ?

—Chère mère, répondit-il en souriant, mademoiselle Duverger a été élevée dans un des premiers pensionnats de Paris ; quand elle en est sortie à quinze ans — je tiens cela de la directrice du pensionnat elle-même — elle était la meilleure élève de la maison. Sans parler de sa distinction native, Adrienne a reçu l'éducation complète d'une jeune fille du meilleur monde. Je sais bien que mon père me présentera des objections, mais je t'assure que je n'en suis nullement tourmenté. Ma seule crainte, je te l'ai dit, c'est de ne pas être aimé.

—En attendant, songeons à ce qui presse le plus, ma bonne mère : il faut sans retard venir en aide à madame Duverger et la sortir de l'horrible situation où elle se trouve.

—Dès demain.

Il l'entoura de ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

—Tiens, tu es la meilleure de toutes les mères ! fit-il.

—Et la plus faible, car me voilà devenu ta complice.

VIII

Vers dix heures et demie, madame Duverger et sa fille achevaient leur modeste repas du matin ; bien modeste, en effet : une côtelette de mouton de trente centimes et un verre de vin pour la mère ; pour Adrienne, deux sous de pommes de terre frites, achetées à la marchande au coin de la rue, et l'eau claire de la fontaine. Elle prétendait ne plus aimer le vin.

On frappa à la porte de la mausarde. En un clin d'œil, les assiettes ébréchées et le reste du service, à l'avenant, disparurent dans un placard. La jeune fille courut ouvrir et, rougissante et toute confuse, elle recula devant madame Pierrard, qui avait eu soin, cependant, de s'habiller très simplement pour ne pas les effaroucher.

La visiteuse ne put réprimer un mouvement de